

VALENTIN MUSSO

VOICI DEMAIN

roman

julliard

Conception graphique de couverture : Valérie Gautier

Illustration de couverture : Tom Haugomat

Éditions Julliard, Paris, 2025

ISBN : 978-2-260-05673-7

Éditions Julliard – 22, rue du Pont-Neuf 75001 Paris

Nous sommes au futur [...]
Voici demain qui règne aujourd'hui
sur la terre.

Paul Éluard,
Une leçon de morale

Dissimulé derrière un buisson, Paul se tient accroupi, un fusil entre les mains. Il a quitté la maison à l'aube. Les premières lueurs du jour teintaient la montagne. Sitôt réveillé, il a enfilé un jean, un maillot de corps et une veste de camouflage kaki, puis il a pris la direction des bois.

Il n'a pas eu à aller bien loin. Depuis qu'ils n'ont plus à craindre la présence de l'homme, les animaux s'aventurent tout près des maisons, s'appropriant les espaces qu'on leur a jadis confisqués.

Il fait encore frais. Paul aime cette humidité matinale qui s'infiltré à travers ses vêtements, l'odeur entêtante de la terre mouillée de rosée.

Il attend. Longtemps. Il est capable de demeurer immobile, l'œil aux aguets, sans faire le moindre bruit.

Dans ces moments où tout est en suspens, sa respiration ralentit et se cale sur celle de la forêt. C'est

une étrange musique, faite de souffle dans les arbres, de gouttes de pluie, de silences ouatés, de présences invisibles. Chaque saison, la forêt joue une partition différente. Celle du printemps est sa préférée.

Sur sa gauche, Paul perçoit un bruit. Un craquement de branches. Pour le moment, il ne réagit pas. C'est trop tôt, il se ferait repérer.

Un autre craquement, plus net, plus proche. Puis des mouvements irréguliers agitent les feuilles non loin de sa position.

Paul attend encore. Son regard glisse entre les sapins et les hêtres, sur les fourrés et dans les herbes.

Une tête émerge, les oreilles dressées, étroites et longues. C'est un lièvre. Il surgit dans un espace à découvert. Il est à bonne distance. Il renifle le sol, tourne le museau à plusieurs reprises, mais Paul sait qu'il n'a pas été repéré.

Il enlève le cran de sûreté, arme la carabine. Il épaulé et vise l'animal. Il a l'habitude de tirer les deux yeux ouverts pour ne jamais perdre le gibier de vue, surtout lorsque celui-ci est en mouvement. C'est ainsi qu'on lui a appris à chasser. Le secret : anticiper le recul de l'arme. Au moment d'appuyer sur la détente, la plupart des gens se crispent et rendent leur tir imprécis – un réflexe presque inévitable si on ne chasse pas avec sa tête.

Il tire. Les arbres crachent une nuée d'oiseaux qui s'envolent au-dessus de lui. La déflagration se répercute contre le flanc de la montagne.

L'animal, touché de plein fouet, a été projeté en l'air. Il est désormais invisible, caché par les herbes.

Paul entend son pouls battre dans ses oreilles. Ses membres sont engourdis. Il quitte son poste et se dirige en direction de sa proie.

L'animal n'est pas mort sur le coup. Son corps est agité de soubresauts. On dirait un automate aux mouvements saccadés, dont le ressort serait presque entièrement détendu. Son pelage brun et blanc est maculé de sang.

Paul l'observe. Il n'éprouve plus aucune compassion pour les animaux qu'il tue. Son instinct de survie a pris le dessus.

Quelques spasmes agitent encore le lièvre, puis toute vie le quitte. Son œil est devenu vitreux. Paul le saisit par les pattes arrière et le jette sur son épaule. Son corps est encore tout chaud.

Depuis le temps, il aurait pu finir par se décourager, par comprendre que ces sorties matinales ne servent à rien. Mais il continue, il n'a pas le choix. L'espoir est désormais la seule chose qui lui reste.

Il rebrousse chemin et sort du bois. Quand la clairière verte et fraîche apparaît devant lui, il ne se

pose qu'une question. La même qu'il se pose chaque fois qu'il part chasser. Quelqu'un, quelque part, a-t-il entendu son coup de fusil, ou sont-ils désormais les derniers survivants de cette vallée ?

La maison est un ancien corps de ferme à un étage, en pierres apparentes, au toit d'ardoise. Elle a été en partie restaurée mais les travaux ont été interrompus. Devant, on aperçoit des plots et des lambourdes : les lames de la terrasse n'ont jamais été posées. Les volets rouges sont tout décatis, certains tiennent à peine sur leurs gonds.

Paul dépasse l'habitation et se dirige vers une grande annexe servant de réserve et d'atelier. L'intérieur est parfaitement ordonné. À droite sont entreposés des outils de jardin – pelle, serpe, bêche, fourche – et tout le matériel de chasse, stocké dans une armoire forte fermée à clé. À gauche se trouve un long établi en bois, surmonté d'un panneau mural perforé, où sont suspendus des outils de bricolage. Sur le mur du fond ont été installées deux armoires métalliques qui servent de garde-manger. Autrefois pleines, elles ne contiennent plus qu'une vingtaine

de boîtes de conserve, quelques bouteilles et paquets d'aliments à longue conservation.

Paul range le fusil dans l'armoire forte. Peut-être devrait-il l'enfermer dans la maison, ce serait plus sûr. Il redoute de plus en plus une visite. Une visite hostile. Tout comme la nourriture, une arme est devenue un bien précieux.

Paul s'approche de l'établi. Le dépeçage se fait à froid. Il attache les pattes du lièvre avec du fil qu'il relie à un crochet fixé sur le panneau.

Avec son couteau de chasse, il sectionne la peau autour des pattes arrière puis la tire vers le bas. Elle s'enlève sans difficulté.

Il devrait à présent ouvrir le ventre de l'animal pour en extraire les viscères, mais il sait que l'opération est inutile. Un simple coup d'œil à la couleur de la chair suffit pour comprendre qu'elle n'est pas comestible. Pas plus que celle de tous les animaux qu'il a chassés ces dernières semaines.

Au moment où Paul détache le lièvre, il sent une présence derrière lui.

Chloé se tient dans l'entrée de l'annexe. Elle a noué ses cheveux avec un ruban et porte une robe à fleurs estivale, celle qu'elle préfère. Cette tenue est totalement inadaptée à leur nouvelle vie, mais Paul ne lui fait jamais de remarque. Il pense que cela

l'aide à tenir le coup. À s'imaginer que les choses redeviendront bientôt comme avant.

« J'ai entendu le fusil », dit-elle en regardant l'animal dépouillé de sa fourrure.

Paul fait passer la pointe de son couteau sur le corps du lièvre, de la région scapulaire aux lombes.

« Il a le mal, lui aussi... »

— Tu en es sûr ? »

Paul hoche la tête mais n'ajoute rien.

« On pourrait peut-être essayer, au moins une fois ? »

— C'est beaucoup trop risqué. Tu veux qu'on s'empoisonne ? »

Il n'arrive pas à trouver de mots moins alarmistes. Il doit rester lucide. Ne pas se voiler la face au moindre signe d'adversité.

Quand Chloé avance d'un pas dans l'annexe, il lève une main en l'air.

« Ne t'en approche pas, on ne sait jamais. Je vais devoir l'enterrer avec les autres. »

À l'arrière de la maison, à l'orée du bois, Paul a creusé un trou dans lequel il jette les dépouilles avant de les recouvrir de terre. La nuit, les renards ont gratté et fouillé pour les emporter. Sont-ils morts après avoir dévoré les chairs ? Paul ignore comment

les animaux attrapent le mal. Tout comme il ignore comment il se transmet aux hommes.

« Tu devrais rentrer, dit-il. Ne t'inquiète pas. »

Une fois qu'il a enseveli le lièvre dans la fosse commune, Paul se déshabille. Il y a, près de l'annexe, une vieille auge en pierre que les eaux de pluie ont remplie à ras bord. Après avoir manipulé les animaux morts, il est obligé de s'y laver de la tête aux pieds.

Il se frotte énergiquement le visage, les cheveux et les membres avec un pain de savon. Son corps est tout mousseux, ses yeux le piquent. Il plonge dans le récipient puis se rince à l'aide d'un seau d'eau froide qu'il a rempli à la citerne. La surface de l'auge devient trouble et laiteuse.

Avant, il faisait bouillir l'eau, mais il a appris avec le temps à endurer le froid. S'endurcir : il sait que c'est le seul moyen pour survivre.